

NOIR BONBON

TOME 1

Jean-Christian Vidal

Jean-Christian Vidal

Noir bonbon

Tome 1

© Jean-Christian Vidal, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6062-2

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Mamyblue

Une veste de satin blanc brodée de sequins argentés et un slip kangourou blanc, c'est ainsi vêtu que je me retrouvais face à la jeune fille noire qui attendait au bout du couloir. Elle portait une robe courte en crochet rose bonbon et semblait un peu apeurée. C'est au moment où j'allais lui demander : « qui tu es madame ? » avec la spontanéité de mes huit ans que la porte du salon s'ouvrit et que mon père, titubant, m'intima l'ordre de retourner me coucher. Je m'exécutais et rentrais dans ma chambre en refermant la porte doucement pour ne pas réveiller ma sœur. Quelques minutes plus tard, alors qu'une envie de pipi me prenait, je décidais de braver l'interdit paternel pour aller aux toilettes. En passant devant les portes du salon fermées, j'entendais les voix de mon père et de cette jeune fille qui semblaient discuter. J'allumais la lumière des toilettes et comme à chaque fois, un bataillon de cafards se mettaient à courir sur le sol carrelé, terrifiés à l'idée de se prendre un pschitt de Baïgon exterminateur. En retournant vers ma chambre, je ne pus m'empêcher, tiraillé par la curiosité, de voir ce qu'il se passait dans le salon. J'ouvris tout doucement la porte et dans l'entrebâillement, après que mon regard ait divagué parmi les verres vides et les bouteilles laissées en plan après la fête, la jeune fille à la robe si criarde était là, posée sur mon père, secouée de légers soubresauts. Je refermais aussi vite que doucement la porte et je restais prostré dans la pénombre du couloir de l'appartement. L'année dernière, alors que je rentrais sans prévenir dans la chambre de mes parents pour leur montrer avec fierté mes derniers dessins, la reproduction de la famille Barbapapa au complet, qui d'ailleurs feront plus tard l'objet d'un encadrement, sorte de consécration artistique, j'avais malencontreusement vu la même scène mais l'actrice principale de ce porno des années 70 était ma mère. Je décidais donc d'aller la réveiller pour la prévenir qu'une jeune actrice, débarquée de nulle part était entrain de lui ravir son rôle. Elle dormait à poing fermé et j'avais beau la secouer, l'appeler « maman », rien n'y faisait. Bacchus l'avait envoyé chez Morphée ! De guerre lasse, je retournais dans ma chambre où ma sœur, Poupette, dormait paisiblement dans notre lit, son éléphant Babar collé à son visage, sa trompe lui chatouillant le nez. Elle ne s'était pas réveillée et c'était là l'essentiel.

Jean-Baptiste vint nous réveiller comme à son habitude tous les matins. Jean-Baptiste est notre boy, notre nounou et nos parents de substitution durant la semaine. C'est un grand type, à la peau très noire, il est doux et attentionné. Je n'en sais pas plus sur lui, je ne sais pas s'il a d'autres enfants que nous, une femme, une vie en dehors de notre appartement. Tout ce que je sais c'est qu'il

nous aime et que lorsque j'ouvre les yeux le matin, c'est son visage penché sur les nôtres qui lance la journée. Je me lève d'un bond à l'idée d'aller à l'école car j'adore l'école, c'est ma récréation promise ! Jean-Baptiste a plus de mal avec Poupette qui rechigne toujours à ouvrir un œil, puis l'autre puis elle entame une sorte de discussion quasi incompréhensible avec son doudou Babar, certainement pour demander à cette chose puante et largement élimée s'il a aussi bien dormi qu'elle et autres politesses du matin.

Ma petite sœur est une mini poupée brunette, à la peau mate, un petit nez retroussé et les jolis traits d'un visage poupon qui lui valent son surnom.

Je me douche tout seul car je suis un grand puis je dois revêtir l'uniforme de l'école, un short et une chemise kaki ! C'est la seule chose qui me contrarie avec l'école, le même style pour tous alors que moi je voudrais y parader avec ma veste de satin blanc brodées de sequins argentés et son pantalon idoine. C'est ma grand-mère maternelle, Mamie Blue, qui l'a réalisé à ma demande. Il y a quelques semaines, ma tante Christiane m'a emmené voir Claude François qui donnait un gala au palais des congrès d'Abidjan ! C'était le premier concert de ma courte vie et évidemment je voulu être instantanément lui ! Pourtant cela n'avait pas été sa meilleure prestation, le gala avait commencé avec plus d'une heure de retard, des spectateurs avaient dit à ma tante qu'ils l'avaient vu auparavant un brin éméché et fou de colère contre une Claudette qu'il avait menacé de licencier ! Le tour de chant avait été chaotique, il demandait à la salle ce qu'il devait chanter et lorsque vint le morceau « le téléphone pleure », il demanda à ce qu'un enfant le rejoigne sur scène pour interpréter la voix de la petite fille. Ma tante, certainement animée de bonnes intentions, me poussa hors de mon siège à coup de « vas-y » ! Je rejoignais la scène, coiffant au poteau deux, trois enfants candidats à la minute de célébrité. Ce à quoi ma tante Christiane n'avait pas pensé en m'envoyant à l'échafaud, c'est que je n'avais aucune idée des paroles que je devais déclamer ! Au bout de quelques mesures et devant mon mutisme, l'artiste me dégagea prestement et fit monter le Poulidor en culotte courte qui avait bien fait de rester dans les parages, profitant de ma défaite cuisante. Quoiqu'il en soit, je n'avais retenu de ce concert que la débauche de paillettes, de strass et de lumières aveuglantes ! J'étais donc désormais l'écolier en kaki pendant la journée et la star clinquante dès que je rentrais dans mes pénates.

Jean-Baptiste avait fini de préparer Poupette qui a deux ans de moins que moi, à quelques jours près et qui nécessite encore un peu d'aide pour enfiler sa robe en vichy bleu et blanc, version féminine de ce fameux uniforme scolaire. Un grand verre de Coca-cola nous tenait lieu de petit-déjeuner et de dentifrice puis Jean-Baptiste nous faisait descendre au rez-de-chaussée de notre immeuble où nous attendait Zongo, le chauffeur. Il était encore plus grand que Jean-Baptiste, très maigre, le visage en lame de couteau, barré de scarifications tribales et d'une mâchoire impressionnante parsemée de quelques dents gigantesques. Il aurait pu être terrifiant pour n'importe quel enfant mais sa gentillesse et sa prévenance envers ma sœur et moi avaient eu raison de nos craintes lorsque ma mère nous l'avait présenté pour la première fois. Il nous acheminait à l'école dans une mini camionnette blanche dont le moteur faisait un raffut pas possible ! Le trajet de notre appartement à l'Ecole des Petits à Treichville ne durait qu'une dizaine de minutes mais l'on arrivait systématiquement avec les oreilles qui bourdonnaient et la sensation d'avoir vécu un essorage à 1000 tours. Rien de mieux pour réveiller des enfants !

Zongo mettait un point d'honneur à vérifier que nous avions bien notre cartable, notre lunchbox avec notre goûter à l'intérieur que Jean-Baptiste avait préparé. Ma lunchbox, je ne risquais pas de l'oublier car j'y tenais énormément comme une vieille avec son sac à main ! C'était une petite mallette en fer à l'effigie de Spiderman, avec un thermos identique qu'il ne fallait surtout pas faire tomber car à l'époque la paroi intérieure en verre se brisait au moindre choc et il fallait tout racheter ! Sans parler du danger de s'avaler une gorgée de verre pilé ! En plus de mon goûter, j'y rangeais mon distributeur de bonbons Pez et quelques recharges de bonbons en cas de coup dur ! Et puis c'était ma touche de couleur qui compensait tout le kaki de ma tenue et le marron de mon cartable. Une fois que nous avions passé le portail de l'école, j'entendais les pétarades de la camionnette de Zongo s'éloigner. J'attendais que mes petits camarades aient fini d'embrasser leurs mères pour que l'on rejoigne ensemble notre classe où nous attendait notre maitresse. Je n'ai pas grand souvenir de ce que j'y apprenais, j'étais un élève très rêveur, souvent perdu dans ses pensées et divagations et plutôt moyen mais les maitresses successives que j'ai eues, m'adoraient. Ma mère racontait à qui voulait l'entendre qu'une fois elle avait été convoquée par ma maitresse alors que je n'étais qu'en maternelle. Ma mère, inquiète, s'était déplacée à l'école et la maitresse l'avait tout de suite rassurée ! « Je voulais simplement vous raconter une anecdote sur Jean-Christian qui m'a

beaucoup fait rire ! Comme il n'était pas sage en classe et bavardait beaucoup, j'ai voulu le punir en l'envoyant au coin ! Il s'est levé de sa chaise et en me regardant droit dans les yeux avec un superbe aplomb, il m'a demandé : Lequel ? celui-là, celui-là, celui-là ou celui-là en m'indiquant du doigt les quatre coins de la salle ! ». J'avais donc déjà un sérieux sens de la répartie !

J'avais beaucoup de camarades mais surtout des filles ! Marianne, Nathalie, Zora, etc. Je ne trouvais aucun intérêt aux garçons, je ne comprenais pas leurs jeux faits de bagarres qui consistaient à faire mordre la poussière de la cour de récré à des ennemis désignés pour l'occasion, déclencher des guerres intestines en pleine période de paix, tout cela me paraissait vain et je n'y participais donc jamais. Tant et si bien que je rentrais systématiquement de l'école dans un parfait état ! Moi ce que j'aimais c'était l'esthétisme des jeux des filles ! On jouait au jeu de l'élastique, à la corde à sauter, on se racontait des histoires extraordinaires ou nous allions nourrir les animaux en cage qu'il y avait dans le jardin de l'école. Tout cela était paisible, joli voire féérique et c'est comme cela que je voulais voir la vie. Bien-sûr, certains garçons se moquaient de moi en me traitant de fille mais la belle affaire puisque cela résonnait à mes oreilles comme un compliment. Il était manifestement entendu chez mes camarades masculins que j'étais une fille qui ressemblait à un garçon, seul l'uniforme kaki le démentait. J'avais même poussé l'affirmation de soi jusqu'à rejoindre Poupette aux cours de danse classique et moderne puisqu'on avait l'habitude de tout faire ensemble et lorsque cette année, mes parents m'avaient un peu forcé la main pour intégrer aussi le cours de judo, elle avait fait de même ! Notre binôme m'apportait donc de ce fait une certaine normalité face aux codes sociaux imposés. L'éternelle image du bleu pour les garçons et rose pour les filles n'avait pas survécu à notre duo, nous avons mélangé les couleurs et dans ces années 70, ce mélange des genres et de leurs assignations était plutôt courageux !

La cloche avait sonné ! Je récupérais Poupette en m'assurant qu'elle n'avait rien oublié, check-list rapide du cartable, lunchbox, culotte et c'est avec sa main fermement incrustée dans la mienne que nous rejoignons le ponctuel Zongo qui nous attendait parmi les parents devant l'arche de l'école. Nous avons avec lui un petit rituel avant de reprendre la route, la récompense du goûter ! Contrairement à la France où les écoliers foncent chez la boulangère du coin, dealeuse de Tagada, Malabar, viennoiseries, nous, petits ivoiriens, nous avons quelques Diallo qui avaient installé leur stand aux abords de l'école. Il fallait choisir entre des épis de maïs grillés sur un brasero bricolé avec les moyens du

bord ou les fameux Frigolo, un tube de plastique rempli de glace pilée, arrosée de sirop, jetés en vrac dans une glacière de fortune. Ma mère nous avait désormais interdit d'en consommer depuis qu'elle avait eu vent de rumeurs sur leur fabrication à base d'eau évidemment polluée de la lagune. Nous n'en avions cure et puisque c'était désormais un interdit, c'est sur les Frigolo que notre choix se portait ! Et Zongo cédait ! avec toutefois une condition qui le mettrait à l'abri du courroux maternel, les suçoter vitesse grand V avant notre retour à la maison.

La camionnette se garait devant l'immeuble du 22 boulevard de Marseille, quartier de Marcory. C'était devenu un peu l'immeuble de la famille puisque tout le rez-de-chaussée était consacré à la boutique de ma mère, « Dorian Gray », dans laquelle elle vendait des objets de décorations haut de gamme, de la vaisselle importée d'Italie. C'était une magnifique boutique, entièrement conçue par mon père qui avait vu les choses en grand comme à son habitude ! La devanture était en bardage de bois chocolat, ornée de trois immenses vitrines aux coins arrondis, ourlées de fines feuilles de placage argenté. Au-dessus de la porte d'entrée de la boutique, d'énormes lettres argentées et découpées formaient le « Dorian Gray ». C'était la quintessence même de la boutique des années 70, comme on peut parfois en découvrir quelques vestiges, rescapés du modernisme dans quelques villes françaises. Notre appartement, quant à lui, occupait tout le premier étage puis au deuxième, mes grands-parents maternels venaient de s'installer récemment dans un petit appartement et sur le même palier, la sœur cadette de ma mère, ma tante Christiane, en avait fait de même.

Jean-Baptiste, en vraie mère poule, nous attendait au bas de l'immeuble mais cette fois-ci, plutôt que de monter directement à l'appartement, je lui confiais mon cartable et Poupette et je me dirigeais vers la boutique de ma mère. J'embrassais Fatou, la vendeuse, qui, à l'africaine, me bisouillait en m'étouffant à moitié mais j'adorais ça ! Je me gardais bien de tenter la même chose avec ma mère car elle détestait les effusions, elle nous l'avait bien dit et redit ! J'attendis sagement que ma mère ait fini de s'occuper d'un client, en la regardant faire l'article sur un plat en métal argenté, souriante et affable, je la trouvais très belle. Elle est de taille moyenne, mince, les traits de son visage sont fins, son nez est petit, son visage est illuminé de grands yeux très bleus. Elle est coiffée à la Jean Seberg, cheveux courts à la garçonne et ce qui me fascine c'est qu'ils sont teints en platine. J'adore cette singularité que je ne retrouve chez aucune mère de mes copines qui ont toutes des cheveux si communs ! La mienne est décidément

unique !

Ma mère m'a remarqué et s'avance vers moi avec en guise de bisouillage un « qu'est ce que tu fais là ? ». Avec la syntaxe et la construction de récit approximatives de mon jeune âge, je déballe mon vécu de la nuit passée, papa, la jeune fille noire à la robe en crochet rose. Je vois ses sourcils se froncer au « tu as rêvé ! » puis sa bouche se plisse quand j'explique que j'ai voulu la réveiller et que je n'y suis pas arrivé. L'interrogatoire dure encore quelques minutes et ma mère n'est plus belle ! Tous ses jolis traits ont disparu ! J'ai rendu ma mère laide ! Je sens la culpabilité m'envahir, je connais ce sentiment, c'est celui que je ressens lorsque j'ai fait une bêtise et je me demande immédiatement si je vais être puni puisque généralement ce sentiment déjà connu s'accompagne d'une sanction ! Pour l'instant il semblerait qu'il n'en soit rien puisqu'elle me demanda d'aller retrouver ma sœur.

Je fonçais chez Ali ! C'est l'épicier libanais qui tient boutique juste à côté de l'immeuble. J'y ai mes habitudes, toujours les mêmes : une grande bouteille de Coca-cola en verre, un paquet de céréales Smacks et une baguette de pain, généralement molle vu le taux d'humidité à Abidjan. Je n'ai pas besoin de le payer, je peux prendre ce que je veux, mes parents ont un compte chez lui et c'est même parfois Ali qui me donne de l'argent quand je viens ramener les bouteilles de Coca-Cola consignées ! Me voilà prêt pour mon rituel que j'affectionnais tant et que Poupette partageait désormais avec moi à savoir : s'enfermer dans notre chambre en ayant branché le climatiseur à fond, s'installer sur le lit et boire du Coca en mangeant du pain, s'empiffrer de Smacks, ces céréales de riz soufflé nappées de miel, tout en dévorant des Mickey Parade ou la bibliothèque verte ou rose ! On prenait aussi Pussy, notre chat noir qui a la malchance d'être né angora sous les tropiques et qui ne rechigne pas sur quelques heures de fraîcheur en notre compagnie et, qui sait, le grappillage de quelques miettes de notre festin. Ces après-midi sont pour moi l'ultime Nirvana ! Bouffer et lire, voilà ce qui me remplit de bonheur ! Une autre de nos activités préférées, c'est s'installer devant la fenêtre de notre chambre et regarder le spectacle qui se déroule sur le boulevard. Cette grande fenêtre devient un écran de télévision où se déroule toute la vie abidjanaise, les taxis oranges que les ivoiriens surnomment les 'S'en fout la mort' roulent à toute berzingue sur l'asphalte à la recherche d'un piéton à charger ou à écraser, des femmes déambulent sur les trottoirs en terre battue avec d'énormes calebasses chargées